

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 36

Artikel: Quand on a l'estime du monde
Autor: Gédéon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dite placette. Les enfants accourent de toutes les maisons pour caresser ces jolies bêtes, repues d'herbes odorantes et savoureuses et gonflées de bon lait. Avant de rentrer d'elles-mêmes, chacune dans son étable, les malicieuses bêtes vont mendier auprès jeunes et vieux, soit une lèche de pain, un morceau de sucre ou, suprême délice, une léchée de sel ! Et ce n'est que lorsque les dernières gourmandises sont épuisées que, l'une après l'autre, mais toutes à regret, se décident à regagner leur gîte habituel, où, tout en se laissant traîner, elles rêvent de bon soleil et de liberté, en plein pâturage.

Aujourd'hui, le défilé des chèvres existe encore. Pour combien de temps ? Mais ce qui a disparu, ou presque, à Salvan, c'est cette tranquillité, cette douce quiétude des fins d'une belle journée, cet ensemble calme, paisible qui a fait la réputation de cette station alpestre, pendant si longtemps. Les véhicules à moteur, avec leur empoisonnante odeur de benzine, y étaient alors inconnus. Les voies d'accès ne leur permettaient pas d'y arriver. Seuls le chemin de fer à crémaillère et le train « 11 » avaient leur concession pour amener du monde. Les séjournants pouvaient laisser s'ébattre sans crainte leurs enfants sur la placette et dans les chemins d'alentour. On y jouissait, à partir de 10-11 h. du soir, d'un silence absolu et d'un sommeil ininterrompu. Tout au plus, le samedi soir, fallait-il supporter jusqu'à minuit le passage bruyant des caravanes d'excursionnistes qui, après avoir fait l'entraînement par la grimpe des cinquante-deux lacets de la route, depuis Vernayaz, s'apprétaient à affronter les Dents du Midi, par Van d'Enhaut et Salanfè, ou encore le dur clocher du Luisin.

Or, aujourd'hui, le modernisme a imposé sa loi inéluctable aux habitants de cette paisible vallée. Les exigences du tourisme, nécessitaient, paraît-il, une voie d'accès pour les autos, motos et camions. Une nouvelle route, créée à coups d'explosifs, longe la montagne, dominant de vertigineux précipices. Un pont audacieux — le plus haut du monde, disent les prospectus — relie Martigny avec la dite route et c'est maintenant, samedis et dimanches surtout, une course folle de véhicules pétaradants, se dirigeant sur Salvan-la-Moderne.

Pour les gens pressés et possédant les moyens de se payer une six-cylindres, cette nouvelle voie de communication constitue évidemment un grand progrès. Loin de nous de blâmer ceux qui peuvent utiliser ces moyens de transport rapides. Mais, en nous plaçant au seul point de vue du pittoresque et de la tranquillité d'un séjour de repos, Salvan n'a guère gagné à ce changement. Il est incontestable que cette localité peut y trouver un avantage, quant au nombre de « passants » qui y trouvent, pour une ou deux nuits, bon gîte, bonne table, sans « coup de fusil », et un accueil simple mais cordial. Le progrès envahissant a laissé subsister à Salvan, dans ses rares hôtels à l'ancienne mode, la faculté de pouvoir « déjeuner » le matin, de « dîner » à midi et de « souper » le soir, alors que, partout ailleurs, la carte des menus du jour bouleverse nos conceptions simplistes, par ses « Lunch » à midi et ses « dîners » à 19 heures. Et, comble de bonheur, on peut prendre ses repas dans les hôtels de Salvan sans être assommé par d'assourdissantes émissions de fox-trottes ultra-modernes de la radio ou d'un super-gramophone tonitruant.

Il reste cependant quelque chose, à Salvan, que le modernisme le plus outrancier ne pourra faire disparaître de sitôt. C'est le délicieux et vaste parc naturel, désigné par le nom poétique de « Rochers du Soir », qui n'a pas son pareil, nulle part. La nature l'a laissé subsister pour ceux qui aiment flâner par de petits sentiers, presque toujours à plat et qui, vu leur âge, ne peuvent plus suivre les chèvres dans leurs explorations vagabondes. Il faut avoir parcouru, vers la fin d'une chaude journée, ce tapis d'herbe tendre, parsemé de rochers de l'époque glaciaire et de châtaigniers ; il faut avoir vu, de mai à septembre, cette floraison alpestre merveilleuse, pour avoir une idée du charme pénétrant de cet ensemble incomparable, d'où tous les bruits insolites sont

bannis. En un mot, un coin idéal que l'on revoit pour la dixième fois avec, toujours, le même plaisir et que l'on quitte à regret, chaque fois.

L'indigène de Salvan a conservé les us et coutumes d'autrefois. Il converse en patois et vous salue d'un cordial « bonjour » ou « bonsoir », en passant avec son lourd fleurier de foin odorant. Encore une coutume caractéristique de Salvan : Le dimanche matin, à la sortie de l'église, depuis le balcon de la maison communale, sur la placette, un membre de la municipalité donne connaissance des décisions prises par celle-ci, annonce les mises publiques de bois ou la mise au concours de travaux prévus par la commune, tout en permettant officiellement aux poules de divaguer de telle à telle date. Tout cela avec un sérieux de sphinx, tandis que la population masculine, groupée devant l'orateur, sourit placidement et fait ses réflexions intimes, pour discuter ensuite avec animation des choses publiques, en face d'une pichollette de « Fendant », dans les pintes d'alentour.

Une constatation faite, ce dimanche-là : les femmes de la région, venues au culte, étaient, toutes coiffées d'affreux chapeaux de paille noirs, en forme de cloches ou de vases à fleur disgracieux. Pourquoi ne portent-elles plus la pittoresque coiffure traditionnelle qui jetait un peu de couleur locale, les jours de fête ou lors des processions religieuses ? Evidemment, la nouvelle route et le pont de Gueuroz ne sont pour rien dans cette transformation de la coiffure féminine.

Loin de nous de vouloir jeter le discrédit sur le charme de cette jolie station valaisanne. Ceux que ne choquent pas trop les effets du tourisme moderne, retourneront à Salvan, ne serait-ce que pour retrouver l'accueil charmant de sa population et pour y jouir des nombreux buts d'excursions faciles à faire dans ses environs.

F. Wælfli.

MARIS AMERICAINS

Le pasteur Webb fonde dans l'Okhoma le club des maris reconnaissants, dont tout membre s'engage à embrasser au moins une fois par jour sa femme et à lui dire qu'il l'aime.

*Quand le régime humide grise
Tout là-bas, les sens de chacun
Faut-il que sévisse une crise
Où, sur les transports, en commun ?*

*Quoi ? dans ce pays de Cocagne
Un bon mari, pour le moment
Afin d'embrasser sa compagne
Demande un encouragement.*

*Après plus d'un film sympathique
On pourrait croire, et c'est touchant
Que chez les gens d'outre-Atlantique
On s'embrasse à tout bout de champ !*

*Eh non ! C'est à devenir blême !
Et l'on en fait bien des façons ;
Pour dire à sa femme qu'on l'aime
Il faut donc prendre des leçons !*

*Un pasteur qui veut que l'on prenne
Au sérieux un rôle émouvant
Fonde des clubs où l'on s'entraîne
A jouer au mari fervent !...*

*Rions de ces billeversées
Entre gens qui sont aux genoux
De leurs charmantes épousées !..
(Nous parlons de gens tels que nous !)*

*Nous embrassons souvent les nôtres
Maris de Suisse, sapristi !
Et même quelquefois les autres...
Nous sommes tellement gentils !*

Pour dormir. — Un voyageur, harassé de fatigue, demande à dix heures du soir, une chambre dans un petit hôtel. Quelques minutes après, il redescend furieux :

— C'est épouvantable ! Mon lit est plein de punaises.
— Oh ! répond tranquillement le garçon, il y a un moyen bien simple de les chasser... Monsieur n'a qu'à fumer toute la nuit.



QUAND ON A L'ESTIME DU MONDE

DANS un village de par les environs de l'Isle, y avait un gaillard qui n'avait jamais fait honneur à sa commune. On lui disait « le Kasserou », que c'est donc un des noms de l'Autre... vous savez bien... oui, enfin, le Mauvais... que vous me feriez dire : le *Diable* ! De beau savoir que ce Kasserou-là n'avait pas volé son nom sobriquet. C'est sûr qu'on a tous ses défauts, mais lui, il en avait quand même un peu plus que son droit. Et pour des qualités, en cherchant bien, peut-être on en aurait trouvé, mais je n'ai vu personne qui ait su me les dire. Il n'était rien que manquements.

Depuis tout gamin, à l'école, il avait fallu que le régent s'en voie avec lui de toutes mauvaises couleurs, et même ces Messieurs de la Commission, le pasteur, le syndic, le juge, personne n'y avait rien pu pour te le mettre au droit chemin. Ça vous avait le vice dans les sangs, et les mille des doigts qui étaient crochues de naissance. Il en a eu soulevé des affaires, que je vous garantis que le monde apprenait à bien réduire son commerce. D'avoir un corps comme ça dans une commune ça fait de plus que tous les raisonnements pour qu'on se sente d'obligé de rappercher tous ses outils et de coter le poulailler. Et que ça ne l'empêchait pas de vous manger des bouillons de poussines que bien sûr ça n'était pas lui qui les avait couvées, et d'avoir des peaux de lapins... je ne dis pas qu'il ne les avait pas écorchés, mais élevés, c'est autre chose.

Enfin quoi, il les savait toutes que le bien, et il ne trouvait de plaisir qu'à faire des mauvaises pièces. Il engueulait tout le monde, et même des gens de considération.

Vous savez bien, celle de la toupine : eh bien ! c'est lui le premier qui l'a eu faite, à un marchand de Cossonay, rapport qu'à l'Isle il était trop connu et qu'on se serait méfié. Il était donc z'allé dans un magasin de l'endroit demander du café, du sucre, du riz, des cigares, toutes sortes d'affaires qu'il les enfaitait à mesure dans une puissante toupine qu'il avait dans sa hotte. Quand il a eu ce qu'il voulait, il met le couvert sur la toupine et fait à l'épicière :

— Ecoutez-voir, j'ai encore une potion à quérir à la pharmacie et puis de la ferraille à prendre chez le maréchal. Si ça ne vous fait rien, je laisse un moment ma toupine, avec tout ce butin qu'on veut déjà l'avoir assez grand temps sur le cotzon. Faut-il vous payer tout de suite ?

Mon Kasserou se pensait bien que le marchand dirait : « Oh bien, vous paierez quand vous repasserez », et ça n'a pas manqué. Il empoigne donc sa toupine, qu'on voyait bien qu'elle était lourde à manier, remet sa hotte et via...

Mais de ma vie si jamais il est revenu, que l'épicière a donc hérité la toupine. Il n'y a pas tant gagné que ça ; du diantre si ce Kasserou n'avait pas enlevé le fond, que toutes ces bonnes affaires qu'il enfaitait dedans passaient droit d'en bas de sa hotte. A présent, dites-voir, comment faut-il avoir l'esprit tourné pour en inventer des pareilles ?

Eh bien ! après celle-là et tant d'autres qu'il a eu faites qu'on n'oserait pas même vous les raconter toutes, cette poison de Kasserou n'a-t-il pas eu l'accout de parier un litre qu'il se ferait donner un certificat de bonnes mœurs. C'était

avec un compagnon d'un village tout près, un qui, ma fi ! ne valait pas seulement de tant de plus que lui. Y en a de plus que d'une mère des tout crouyes, dans ce bas monde.

Et bel et bien qu'il l'a eu, son certificat. Il s'est mis à faire état de vouloir quitter le pays, pour aller rester sur France. Vous pouvez croire si tout le monde était content, et que personne n'a eu essayé de le retenir. Et quand il a fallu lui faire des papiers, le Syndic a tout de suite dit :

— Il s'agit de lui faciliter les choses, qu'il aille s'établir ailleurs et qu'on en soit débarrassé.

Et ils te lui ont fait un acte si tant beau qu'ils n'auraient pas mieux fait pour le ministre même.

Bon ! quelques jours après, le syndic trouve Kasserou qui vidait quartette à la pinte.

— Et puis, qu'il lui fait, quand pars-tu ?

Et mon Kasserou lui répond, avec une de ces mines comme de ne pas avoir l'air :

— Holà, monsieur le syndic, ce beau certificat que vous avez donc eu la bonté de me faire m'a changé les idées. Je ne croyais pas seulement d'être autant considéré que ça dans la commune. Puisqu'ainsi est, j'y reste. Quand on a l'estime du monde, on serait encore bien fou de quitter son endroit.

Gédéon des Amburnex.



LA VIGNE DU PASTEUR CAUCHE

(Fin).

— Il ne faut pas vous désespérer, Mme Tribolet ! Gardez votre confiance, et demandez au Seigneur de le corriger : peut-être qu'il vous exaucera !

La pauvre femme secoua la tête dolente. Quant au pasteur, à peine sa phrase prononcée, il en avait senti la secrète hypocrisie. Et il en rougit lui-même : pourquoi demander à Dieu ce qu'on peut obtenir par son propre effort ?... Dieu, sans aucun doute, n'interviendrait point par un miracle pour corriger Jean Tribolet, puisqu'il a voulu que nous soyons des êtres libres. Mais lui, son serviteur, n'avait qu'un sacrifice à faire pour ramener l'ivrogne dans la bonne voie et secourir une famille que menaçait l'indignité du chef... Alors, il se sentit pareil au jeune homme riche, qui voulait gagner le ciel et garder ses biens, et qui s'éloigna de Jésus...

Le dimanche après-midi, les hommes ne savent guère se reposer autrement qu'en levant le coude au cabaret : si bien que, le soir, il y en a beaucoup qui sont, selon leur tempérament, gais et facétieux, ou furieux et terribles. Jean Tribolet ne quitta pas le *Rognon de la Côte*, où il but encore plus que d'habitude, comme pour se consoler du mal qu'il avait fait à sa femme. Vers le soir, il se prit de querelle avec Prélaz, le forgeron, auquel il reprochait de lui faire indûment concurrence. Debout en face l'un de l'autre, séparés par la table humide et chargée de verres à moitié pleins, les deux hommes épuisèrent le vocabulaire des injures, au milieu d'un cercle qui s'amusait de leur colère. Bientôt ils renversèrent la table, qui les gênait, et en vinrent aux mains. Le charbon reçut dans l'estomac un coup de poing qui l'étendit sur le sol, évanoui, parmi les éclats de verres cassés. On le rapporta chez lui, tout ensanglanté ; et sa femme le soigna la moitié de la nuit, en ruminant les paroles du pasteur. A quoi bon prier ? le bon Dieu a trop affaire pour s'occuper des ivrognes ! Quand tout va mal chez eux, c'est leur faute, après tout ! et s'ils se font crever la paillasse dans quelque bagarre, ils n'ont que ce qu'ils ont mérité. Seulement la pauvre femme, et les enfants, souffrent avec eux ; et c'est là que commence la grande injustice !...

Le lendemain, Tribolet foutimassa toute la journée, le corps endolori, le visage égratigné, honteux de sa râclée et songeant à la revanche qu'il devait à ce gredin de Prélaz. Comme il était tout pâle et se traînait à peine, M. Cauche, en passant devant l'atelier, lui demanda de ses nouvelles. Tribolet se figura que le pasteur y mettrait de la malice, et répondit brutalement, avec un mauvais regard :

— Toi, d'abord, fous-moi la paix, veux-tu bien !

Sans se formaliser d'un accueil si discourtois, le pasteur répliqua, avec sa douceur accoutumée :

— Tu ne parlerais pas ainsi si tu l'avais toi-même, la paix, mon pauvre Jena !

Tribolet grogna :

— Que je l'aie ou que je ne l'aie pas, ça me regarde, nom de Dieu !...

Le pasteur reprit, toujours aussi doucement : — J'ai appris ce qui s'est passé hier soir : le village ne parle que de cela. Tu comprends donc que j'ai le devoir de te parler... de te montrer le mal que tu fais aux tiens et à toi-même... Et tu auras beau me repousser ; je reviendrai à la rescousse aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce que tu te corriges... Un père de famille qui risque de se faire assommer, n'est-ce pas une honte ?... Ne vois-tu pas que...

Tribolet l'interrompit :

— Oui, oui, c'est ça, parle, parle !... Pardine ! on sait que les paroles ne coûtent rien !... Quand on a étudié pour ça, des années !... Mais tu perds ta peine, mon bon !... Je t'y ai déjà dit, moi, je veux des exemples !... Arrache ta vigne, et je signe la Tempérance !... Si tu ne l'arraches pas, laisse-moi boire et ve te faire...

Là-dessus il tourna le dos au pasteur.

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple suggestion, mais d'un appel, d'un ordre impérieux. M. Cauche se rappela la parabole du Bon Samaritain et il eut l'impression très nette qu'un blessé, qu'un abandonné invoquait son aide, et qu'il passait son chemin comme le Sacrificateur et le Lévitte. Il se dit : « Mon devoir est de sauver cet homme ! » En même temps, il mesura l'immensité du sacrifice qu'exigeait l'accomplissement de ce devoir. Une sueur d'angoisse lui mouilla la racine des cheveux ; il songea : « Pourtant, je n'ai pas le droit de faire cela sans le consentement de ma femme, puisque nous ne faisons qu'un corps et qu'une âme et que mon bien est son bien ! » Et peut-être espérait-il dans l'ombre secrète de son cœur que Madeleine, soucieuse du pain de ses enfants, prendrait la défense de la vigne.

Comme les deux fois précédentes, il attendit pour lui parler la fin de la soirée, l'heure amicale où le repos approche.

Lorsqu'après avoir bordé les lits des enfants, elle redescendit dans la pièce où ils achevaient ensemble la veillée et prit sa corbeille à ouvrage, il commença, sans la regarder et en hésitant :

— Ma chère amie, j'ai quelque chose de très important à te dire.

Un peu surprise de la solennité de ce début, mais toujours sereine, Mme Cauche sortit de sa corbeille les paires de bas à repriser, la laine, la boule et l'aiguille :

— Qu'est-ce donc ? demandat-elle en levant les yeux sur lui.

Le pasteur hésita encore deux ou trois secondes ; et il répondit :

— Je crois décidément que... nous ne pouvons pas garder la vigne !

— Tu crois ? fit-elle.

— Oui... pour l'exemple !

Et il rapporta, mot à mot, son entretien avec Tribolet.

Mme Cauche, à son tour, détournait les yeux : elle ne regardait plus qu'en elle-même ; ses paupières tremblaient, ses doigts jouaient nerveusement avec la laine inutile. Quand son mari cessa de parler, elle dit simplement, d'une voix prête à se briser :

— Oui, tu as raison, nous ne pouvons pas la garder !

Ils se turent ensemble, longtemps, chacun poursuivant ses pensées qui rejoignaient celles de l'autre, dans un silence affectueux et grave qui sanctionnait leur sacrifice.

— Que diront nos frères ! reprit le pasteur. Cette vigne est l'œuvre de la famille.

— Elle est à toi ! répondit Madeleine avec fermeté ; tu peux t'en servir pour le bien !

— On me traitera d'insensé ! Tu sais que la vigne est sacrée, chez nous ; n'est-elle pas la richesse du pays ? Parmi ceux qui font la guerre au vin, personne encore n'a osé s'en prendre à elle !...

— Qu'importe le qu'en dira-t-on, quand il s'agit d'un homme à sauver ?

— Si cet homme ne se corrigeait pas ?... S'il manquait à sa parole ?... Nous nous serions ruinés pour rien !

— Tu aurais fait ton devoir et l'exemple resterait.

— Mes pauvres petits !... Nous n'aurons plus rien à leur laisser ?

— Dieu y pourvoira, dit Madeleine. Ses voies ne son pas les nôtres. Cette vigne ne nous avait point été donnée pour augmenter nos aises, mais pour avancer son règne... Que Sa volonté soit faite en toutes choses...

— Une larme perlait au bout de ses cils. Elle l'essuya du revers de sa main, tâcha de sourire, et prit son ouvrage ; et pendant qu'elle tirait la laine pour réparer les bas troués comme des écumeurs, le pasteur songea qu'il en est des grands sacrifices comme des tragédies de la vie ; ils se préparent lentement, et l'on s'aperçoit à peine qu'ils s'accomplissent.

Tribolet n'en voulut pas croire ses oreilles. Il répétait :

— Pour une blague, ça, c'est une bonne blague !

Pourtant, quand il eut vu les ceps arrachés qu'on mit sécher devant la cure, pour en faire du bois à brûler dans la chambre à lessive, il dut se rendre à l'évidence ; et il signa, l'ayant promis. Mais M. Cauche fut obligé de demander son déplacement : il faisait honte à ses paroissiens, qu'on raillait dans tout le vignoble en disant :

— Les gens de Crépins ?... Ah ! oui !... Ils ont un pasteur qui arrache sa vigne pour planter des pommes de terre !...

Edouard Rod.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, 11

POMPES FUNEBRES NOUVELLES

PL. CENTRALE 1 LAUSANNE
TÉLÉPH. 23.868/23.869

TOUTES FOURNITURES
FORMALITÉS-TRANSPORTS
MAISON VAUDOISE HORS TRIST

Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Un Monsieur
à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain «DIABLERETS»
et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.